

Cours 6. Les Lumières du XVIIIe siècle

Le développement des idées

Le XVIIIe siècle est le siècle de la raison, siècle des philosophes, des grandes découvertes, siècle des Lumières. Le siècle des Lumières est une métaphore choisie par les philosophes européens pour montrer la victoire de la raison dans les sciences et la philosophie. De l'époque de Montesquieu, de Voltaire, de Diderot, de Rousseau ce n'est pas assez de dire qu'elle prépare la révolution, c'est la révolution-même. Les encyclopédistes ont formulé les slogans de la Grande Révolution bourgeoise française: liberté, fraternité, égalité.

L'essor économique et la dégradation du paysage social poussent la réflexion dans deux voies: d'une part la confiance dans la raison et le progrès, et d'autre part la recherche d'une société plus juste. L'éveil d'une pensée cosmopolite les conduit à comparer les systèmes politiques en place et à trouver un idéal de paix, de civilisation, de tolérance et de liberté.

La morale des encyclopédistes est simple: suivre la voie de la nature et de la passion pour être heureux. L'Encyclopédie réhabilite aussi le travail manuel, le rôle de l'artisan et sa participation décisive au progrès. Chaque science est une science de l'homme et constitue le plus beau signe de libération humaine.

Pour les encyclopédistes, l'humanité est sur la voie du progrès grâce aux lumières: de l'esprit humain. Le progrès s'est manifesté clairement dans les sciences, il doit s'étendre à la religion, à la politique et à la morale.

Lutte et triomphe de la philosophie

Au XVII^e siècle, les écrivains admiraient et flattaient le roi. Au XVIII^e siècle, les écrivains, appelés philosophes, le critiquaient et demandaient des réformes.

De tous philosophes, le plus célèbre fut Voltaire. Voltaire préférait aux autres gouvernements la monarchie constitutionnelle à la manière anglaise et ne montrait aucun goût pour la démocratie : «J'aime mieux, disait-il, être gouverné par un beau lion plus fort que moi, que par deux cents rats de mon espèce. »

Il fut surtout le grand ennemi de l'église, et donna à ses attaques les formes les plus

variées pour qu'elles portent mieux et plus loin. Epopée, tragédie, satire, épître, poésie, prose, tous les genres littéraires furent des armes entre ses mains et des instruments de propagande. Il exerça, à partir de 1750, une influence incontestée sur tout le mouvement littéraire ; il profita de sa puissance pour prendre la défense d'innocents injustement condamnés : c'est ainsi qu'il rendit l'honneur à la mémoire de Lally-Tollendal, décapité.

Après Voltaire, le philosophe le plus écouté fut Jean-Jacques Rousseau. Il était né à Genève, en Suisse, mais il vécut la plus grande partie de sa vie en France. Il était né pauvre, avait souffert de la misère, c'est pourquoi il aimait le peuple et fut le défenseur de l'égalité. Il est injuste, proclamait-il, que les uns puissent vivre dans l'aisance, sans rien faire de leurs mains, parce qu'ils sont nés riches, tandis que d'autres, parce qu'il sont nés pauvres, travaillent toute leur vie et sont voués à la misère.

Un autre philosophe célèbre fut Montesquieu. Il souhaitait que la France eût une constitution d'après laquelle le pouvoir législatif ou pouvoir de faire les lois appartiendrait à des députés, le roi n'ayant que le pouvoir exécutif ou pouvoir de les appliquer. Il avait séjourné en Angleterre et c'est le gouvernement de ce pays qu'il lui paraissait souhaitable d'imiter.

Diderot composa l'Encyclopédie ou «Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers». Pour l'empêcher de publier l'Encyclopédie, on l'enferma au donjon de Vincennes. Il ne se laissa jamais décourager et continua son œuvre quand il fut sorti de prison.

D'autres écrivains demandèrent des réformes économiques : suppression des corporations, libre circulation des grains, adoption d'un même système de poids et mesures pour toute la France.

Tous les philosophes traduisaient, en somme, le mécontentement des Français et précisaient les changements (réformes) qui paraissaient nécessaires.

Publication de l'Encyclopédie.

L'Encyclopédie est l'œuvre révolutionnaire du XVIIIe siècle.

L'Encyclopédie a apparu le 1 juillet 1751 (I volume). C'est un vaste travail

synthématique en 17 volumes de textes, d'explications. C'est un bilan et une somme de connaissance de l'époque, un tableau général des efforts humains dans tous les genres, dans tous les siècles. Elle est aussi une arme dans la lutte que mène la bourgeoisie progressiste du XVIIIe siècle contre l'Etat absolutiste et féodal.

La publication de l'Encyclopédie était tout une bataille: plusieurs reprises, interdictions; son directeur Diderot était en prison, ses éditeurs étaient menacés. Mais les encyclopédistes étaient conscients de leur rôle, ils savaient bien l'importance de cette œuvre et de leur travail. L'ennemi principal était l'Eglise catholique qui soutenait la monarchie absolue. Le succès de l'Encyclopédie s'explique par **son double but: vulgariser la science et les techniques; procéder à une critique des institutions**. Cette critique vise principalement la doctrine de l'Eglise, les excès de l'autorité, les abus sociaux.

L'Encyclopédie en chiffres :

17 volumes et 11 volumes de planches : 60 660 articles

Publication : 21 ans (de 1751 à 1772) .

1000 ouvriers y ont travaillé.

Prix : 25 livres par volumes (25 livres – plus d'un mois de salaire d'un ouvrier)

L'histoire de l'Encyclopédie.

La première idée de *l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* revient au libraire Le Breton. Il ne songeait d'abord qu'à publier une traduction de l'ouvrage de Chambers paru à Londres en 1727, *Cyclopaedia or Universal Dictionary of the arts and sciences*. Il avait fait l'essai malheureux de plusieurs collaborateurs et s'était déjà persuadé qu'il fallait non pas traduire mais adapter le travail de Chambers, quand il fut mis en rapports avec Diderot, lequel s'enthousiasma pour le projet et lui donna plus d'ampleur. Le privilège pour la publication de *l'Encyclopédie* fut accordé en 1746. *Le Prospectus*, rédigé par Diderot, fut lancé en novembre 1750, et le premier volume, présenté par d'Alembert dans un *Discours préliminaire*, parut en juillet 1751.

Les audaces religieuses de l'ouvrage ne tardèrent pas à provoquer des réactions hostiles. Le Conseil d'Etat décida le 7 février 1752 de supprimer les deux volumes

déjà parus. Les philosophes avaient de puissants protecteurs : d'Argenson, Malesherbes, Mme de Pompadour. La publication reprit. Entre 1753 et 1757, parurent les tomes III à VII.

En 1757, s'ouvre une période pleine de difficultés. La publication par Helvétius, en 1758, d'un ouvrage d'inspiration matérialiste. *De l'esprit*, déchaîne le scandale. Le privilège de l'*Encyclopédie* est révoqué et la vente des volumes parus est interdite. D'Alembert abandonne l'entreprise, bientôt suivi par Duclos et Marmontel.

Pourtant le travail se poursuit clandestinement. En 1765, paraissent les tomes VIII à XVII accompagnés de cinq volumes de planches. Six autres volumes de planches sont publiés en 1772.

Diderot avait été l'animateur de toute l'entreprise. Personnellement, il avait écrit plus de mille articles. Jusqu'en 1759, d'Alembert dirigea la partie mathématique et scientifique de l'ouvrage. Lorsqu'il se fut retiré, Diderot se fit aider par le chevalier de Jaucourt. Les grands écrivains, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, n'apportèrent à l'*Encyclopédie* qu'une collaboration occasionnelle. L'équipe des encyclopédistes est surtout constituée d'écrivains de second ordre ayant chacun leur spécialité : Helvétius et Condillac la philosophie, Morellet la théologie, l'abbé Raynal, Condorcet, Mably les lettres politiques, d'Holbach la chimie et la minéralogie, Daubenton les sciences naturelles.

L'*Encyclopédie* eut un tirage important pour l'époque, mais qui nous paraît dérisoire : 4 225 exemplaires.

Ni l'*Encyclopédie*, ni les œuvres de Voltaire ou de Rousseau ne contiennent une théorie d'ensemble expliquant l'univers et la place de l'homme dans cet univers. Mais certains de leurs contemporains ont cherché cette explication. Condillac, s'inspirant de Locke, montre que toutes les formes de la pensée individuelle et sociale dérivent de l'expérience des sens. Sur cette doctrine d'une importance capitale, Helvétius et d'Holbach fondent une **philosophie matérialiste**. Helvétius nie l'existence de l'esprit en tant que substance et s'efforce de définir une morale de l'intérêt. Le baron d'Holbach est franchement athée. Sa doctrine, dont il a puisé les éléments dans la chimie et la minéralogie, est simpliste. S'il a pu être considéré en son temps comme le

principal représentant de la pensée matérialiste, c'est que Diderot, qui doit à la pratique de la biologie l'audace de ses hypothèses et la prudence de ses conclusions, attachait peu d'importance à ses propres ouvrages philosophiques et ne prit même pas la peine de les publier.

François-Marie Arouet, dit Voltaire (1694-1778)

Dernier enfant d'un riche notaire. Etudes chez les Jésuites. Fréquente la haute société libertine. Emprisonné à la Bastille pour une satire sur le règne de Louis XIV.

1718: *Œdipe* (tragédie). A la suite d'une altercation avec le chevalier de Rohan, s'exile en Angleterre (1726-1729).

La Henriade (épopée, 1728). *Histoire de Charles XII* (1731).

Zaïre (tragédie, 1732).

Lettres philosophiques (1734, condamnées par le Parlement).

1734-1744 : partage la vie de Mme du Châtelet au château de Cirey.

Discours sur l'homme (1738). *Mahomet, Métope* (tragédies, 1741 et 1743).

1744-1747: retour à Paris. Carrière de courtisan. Disgrâce. *Zadig* (conte, 1747).

1750-1753 : à la cour de Berlin. Se brouille avec Frédéric II.

Le Siècle de Louis XIV (1751). *Micromégas* (conte, 1752).

1755 : installation aux Délices (près de Genève). *Essai sur les mœurs* (1756).

Poème sur le désastre de Lisbonne (1756). *Candide* (conte, 1759).

1760 : se fixe à Ferney. Il y vit entouré d'une véritable cour.

Dictionnaire philosophique (1764).

L'Ingénu, La Princesse de Babylone, L'Homme aux quarante écus (contes).

Irène (1778, tragédie). Meurt à Paris, où il s'est rendu pour la représentation d'*Irène*, un triomphe.

VOLTAIRE POÈTE

Il eut l'ambition de fournir à la France l'épopée qui lui manquait. Sa *Henriade* put faire illusion à un public abusé par un faux sentiment de la beauté classique. En réalité, par tous les souvenirs d'Homère et de Virgile qu'elle renferme, par les procédés traditionnels qu'elle utilise (allégories, songes, prédictions, apparitions et

interventions des dieux), c'est une oeuvre artificielle et scolaire. Elle n'a d'autre originalité que de préluder à la propagande philosophique en portant condamnation contre le fanatisme.

Passionné de théâtre. Voltaire a inauguré sa carrière par une tragédie, *Œdipe*, et il l'a terminée par une autre tragédie, *Irène*. Il se propose, comme Corneille et Racine, de peindre la nature humaine. Mais il manque de pénétration psychologique, particulièrement dans l'analyse de l'âme féminine, et ses pièces donnent l'impression d'un déroulement monotone. Il se comporte en novateur par son goût de l'histoire moderne (les croisades, la guerre de Cent ans) et des contrées exotiques (Judée, Pérou, Arabie, Assyrie, Chine), qu'il met en rapports avec l'Europe chrétienne. Secondé par de grands acteurs, Lekain, la Clairon, il accroît l'importance du décor, de la mise en scène. L'influence de Shakespeare n'est pas étrangère à ces transformations.

La poésie lui paraît être le mode d'expression le plus capable d'illustrer la pensée philosophique ou logique. C'est pourquoi il compose des satires, des épîtres, des discours en vers. Sans doute la froideur raisonneuse des *Discours sur l'homme* offre pour nous peu d'attraits. Mais il y a dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne* une éloquence soutenue, une émotion vraie. Tout compte fait, cela vaut bien ces stances, madrigaux, épigrammes où l'on veut voir la grande réussite de Voltaire poète et qui ne sont guère que des jeux d'esprit.

VOLTAIRE HISTORIEN

Il suit une méthode rigoureuse, du moins pour l'époque. Il se renseigne auprès de témoins directs : compagnons de Charles XII, survivants du siècle de Louis XIV. Il se réfère aux sources écrites : correspondances, rapports d'ambassadeurs, mémoires imprimés ou inédits. Il contrôle la chronologie, fait la critique des témoignages. Mais il lui arrive de présenter des faits d'ailleurs authentiques sous un jour tendancieux.

Il élargit le domaine **de l'histoire** : non plus seulement les événements militaires et diplomatiques, mais la civilisation tout entière (industrie, agriculture, commerce, finances, institutions, religion, beaux-arts, modes de vie).

Il fait servir l'histoire à la propagande philosophique. Alors que Bossuet voit

partout l'action de la Providence et que Montesquieu croit à une logique interne des événements, Voltaire estime que c'est le hasard qui règle le monde. Il admet toutefois que l'effet du hasard peut être corrigé par l'action des grands hommes. D'autre part, il lui semble que le monde tend confusément vers la civilisation, non pas suivant une progression continue, mais avec des retours en arrière. Il distingue des siècles privilégiés : celui de Périclès, celui d'Auguste, celui des Médicis, celui de Louis XIV.

Il traite l'histoire en œuvre d'art. Il affirme la nécessité de ne retenir que les détails significatifs, les «anecdotes intéressantes». Il s'applique à rendre le lecteur anxieux de ce qui va suivre. « Il faut, dit-il, une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire comme dans une tragédie. » Son Charles XII est un modèle particulièrement réussi d'histoire narrative.

VOLTAIRE CONTEUR

La plupart des contes de Voltaire se développent autour d'un thème central quelquefois précisé par un sous-titre : *Zadig ou la Destinée*, *Candide ou l'Optimisme*. Lorsque le sous-titre manque, le thème central n'en existe pas moins : pour *Micromégas*, c'est celui de la relativité, pour *L'Homme aux quarante écus* celui de la richesse. Quelques idées reviennent avec insistance : négation de la Providence, rôle prépondérant du hasard, médiocrité de l'homme, méfaits du fanatisme.

La composition est désinvolte, dédaigneuse de l'unité, mais toujours soucieuse d'éviter les descriptions, les analyses, les commentaires. L'auteur fait alterner les aventures romanesques et les épisodes de vie familière. Il se plaît à nous dépayser, puis à nous ramener à notre point de départ. Les personnages s'agitent, parlent, silhouettes prestes. Le récit est plein de sous-entendus malicieux. Il s'y mêle parfois une nuance d'attendrissement ou d'indignation. Sans jamais s'appesantir sur le détail, il sait rendre lumineux ses sentiments et sa pensée. Dans ces œuvres suprêmement intelligentes, le style classique, enfin dégagé de sa gangue de rhétorique, atteint la perfection.

LA PENSÉE DE VOLTAIRE

Les convictions philosophiques de Voltaire se sont formées de bonne heure et n'ont guère changé. Il est violemment hostile aux systèmes métaphysiques, car ils reposent

sur des hypothèses incontrôlables. Ils font naître la discorde et le fanatisme, ôtent le repos de l'esprit et détournent les hommes de la vraie vie. Il s'est surtout insurgé contre la doctrine de la Providence et l'optimisme qu'elle suppose. Il est persuadé non pas que tout est mal, mais que le mal l'emporte sur le bien.

Il croit sincèrement à l'existence de Dieu conçu comme un être de raison qui ne se mêle pas des petites affaires des hommes. Au fond de toutes les religions, si on les dépouille de leurs aspects accidentels, se retrouve ce même Dieu abstrait que peuvent adorer tous les hommes et qui leur impose à tous les mêmes lois morales.

C'est dans la vie sociale que l'on prend conscience de ces lois. L'homme de bien est celui qui, tout en jouissant avec modération des plaisirs de la vie, collabore à l'oeuvre de civilisation définie par ces quelques principes : lutter contre les grands fléaux de l'humanité, guerres, persécutions, famines ; améliorer la condition humaine sous le double rapport du bien-être et de la justice ; développer les sciences et les arts.

En politique, les conceptions de Voltaire sont assez simplistes. La masse lui inspire une défiance instinctive. Il a longtemps rêvé d'un prince ami des lumières, traitant humainement ses sujets et capable de les rendre heureux. Ses déceptions de courtisan inclinent sa préférence vers la monarchie constitutionnelle anglaise.

Denis Diderot (1713-1784)

Fils d'un coutelier de Langres. Trop indépendant au gré de sa famille, qui lui coupe les vivres. Jeunesse besogneuse.

1741 : *Essai sur la mérite et la vertu*. 1743 : épouse une lingère.

1746 : le libraire Le Breton lui confie la direction de l'*Encyclopédie*. Cette tâche l'occupera jusqu'en 1772.

1748 : *Les Bijoux indiscrets*. *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Emprisonné à Vincennes, où Rousseau vient le voir. 1756 : début de sa longue liaison avec Sophie Volland.

1757 : *Le Fils naturel*. 1758 : *Le Père de famille* (dramas).

1758 : se brouille avec Rousseau. Appartient à ce que Rousseau appelle «la coterie holbachique». Reçu chez Mme Geoffrin, Mme d'Épinay, Mme Helvétius. Son

meilleur ami est Grimm.

1773 : *Deux Amis de Bourbonne*. 1773-1774: à Saint-Pétersbourg à la cour de Catherine II.

Termine sa vie dans une certaine aisance.

Ouvrages posthumes : *La Religieuse*, *Le Neveu de Rameau*, *Entretien entre d'Alembert et Diderot*, *Le Rêve de d'Alembert*, *Suite de l'entretien*, *Supplément au voyage de Bougainville*, *Paradoxe sur le comédien*, *Jacques le Fataliste*.

LE PHILOSOPHE

La pensée de Diderot se présente comme une suite de propos en l'air et de rêves. Elle suit une logique qui est moins celle du raisonnement que de l'intuition. Ce qui le préoccupe, c'est de découvrir grâce aux sciences biologiques les secrets de la vie et de la pensée. Il n'aperçoit pas de séparation entre les différents règnes de la nature : «Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins une plante ; toute plante est plus ou moins animal.» Il en conclut qu'il n'y a dans le monde qu'un seul principe, la matière, constituée de molécules dont les combinaisons innombrables forment la diversité des corps. Ces molécules sont en perpétuel mouvement. La pensée n'est qu'un jeu de forces matérielles.

Cette **philosophie matérialiste** le conduit à nier la notion d'une volonté individuelle capable de se déterminer par un libre choix. Il soutient (Jacques le Fataliste) que, dans l'absolu, le vice et la vertu n'existent pas. Mais il admet une morale pratique. Si l'homme recherche son propre bonheur et répugne à l'ascétisme, il possède aussi l'instinct social qui réprime son égoïsme. Une bonne organisation sociale peut développer en lui des sentiments généreux, l'amener à trouver des joies dans la pratique du bien.

LE DRAMATURGE

Il reproche à la tragédie de manquer de naturel et à la comédie de recourir à des procédés trop bouffons pour que la leçon puisse porter. Il est le créateur d'un genre intermédiaire, **le drame bourgeois**, qui choisit ses sujets dans la vie quotidienne et qui substitue à l'étude des caractères celle des liens familiaux et sociaux. Le décor, le costume, le langage doivent donner l'illusion de la réalité. Pour mieux agir sur la

sensibilité, l'acteur doit calculer tous ses effets, ce qui lui interdit, au moment où il joue, d'éprouver profondément les émotions qu'il exprime. Lorsque les situations atteignent leur paroxysme, la parole est entrecoupée de cris, de soupirs, de silences. Peu de coups de théâtre, mais des tableaux pathétiques. **Ce drame a des prétentions moralisatrices. Il combat l'injustice, l'intolérance, les préjugés.** Il donne des exemples de vertu bourgeoise.

Les pièces de Diderot sont gâtées par l'abus de la déclamation, les intentions édifiantes, un débordement de sensibilité. Mais elles ont ouvert la voie à la comédie réaliste.

LE CONTEUR

Le genre de récit qu'il affectionne tient le milieu entre le conte et le dialogue philosophique. Il écrivait ces ouvrages pour fixer des pensées fugitives. Il n'en a publié que deux : *Les Bijoux indiscrets* et *Les Deux Amis de Bourbonne*. Pourtant c'est là que se révèle sa personnalité profonde. Il n'a pas grand souci de la composition. Il saute d'un sujet à l'autre, selon le hasard de l'inspiration. Il n'est à son aise que dans l'improvisation, avec les outrances et les effusions qu'elle permet. Il s'abandonne à ses enthousiasmes, ses indignations, ses rêves. Il prête à ses héros ses propres traits. Le maître de Jacques le Fataliste n'est pas exactement son porte-parole, mais intellectuellement, par son goût de la morale et de la discussion philosophique, il lui ressemble. Jean-François Rameau représente ses tendances anarchiques habituellement refoulées et auxquelles, pour une fois, il lâche la bride.

Diderot conteur est un maître du réalisme. Son exceptionnelle faculté d'observation encore accrue par la pratique de la critique d'art lui permet de dessiner à grands traits constamment retouchés des personnages ou des groupes saisis dans leur originalité profonde, images dont le pittoresque ne descend jamais à la caricature facile et auxquelles il sait donner la vie par le mouvement et le dialogue.

LE CRITIQUE D'ART

Il estime que l'art doit émouvoir et faire réfléchir. L'une des raisons de son admiration pour Hubert Robert c'est qu'il nous invite à méditer sur les ruines. Il ne tarit pas d'éloges sur certaines toiles de Greuze particulièrement attendrissantes. Il

exhorte cet artiste à «faire de la morale», comme si c'était là le but de la peinture. Il ne peut pas étudier un tableau sans se livrer à de longs commentaires psychologiques, philosophiques ou moraux. En somme, il introduit dans la critique d'art les préoccupations de la critique littéraire. Il n'a pas un critérium bien précis de la beauté. Mais il a parfois développé cette idée que l'oeuvre la plus réussie est celle qui exprime le mieux la personnalité de son auteur. Quant à la technique de l'art, il s'y est initié progressivement, s'intéressant de plus en plus, sous l'influence de ses amis Greuze et Falconet, aux jeux d'ombre et de lumière, au dessin, à la couleur.

Rousseau Jean-Jacques (1712-1778)

Fils d'un horloger de Genève.

1728 : quitte Genève. Est confié à Mme de Warens, à Annecy.

1728-1738 : laquais, séminariste, compositeur de musique, secrétaire d'un soi-disant archimandrite, précepteur.

1738-1741 : aux Charmettes, chez Mme de Warens.

1741 : Paris. Cherche à faire carrière.

1743-1744 : secrétaire de l'ambassadeur de France à Venise.

Rentre à Paris en 1744. Se lie avec Thérèse Levasseur.

1748-1750 : grande intimité avec Diderot et Grimm.

1750 : *Discours sur les sciences et les arts*.

1754 : se fait réintégrer comme citoyen de Genève.

1755 : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.

1756-1762: vie campagnarde à l'Ermitage (passion pour Mme d'Houdetot), puis à Montmorency.

1758 : *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*.

1761 : *Julie ou la Nouvelle Héloïse*.

1762 : *Le Contrat social. Emile ou De l'éducation*. Décrété de prise de corps. S'enfuit en Suisse.

1762-1770: existence errante, dont les principales étapes sont Môtiers-Travers, l'île Saint-Pierre, Wotton (Angleterre), Lyon, Grenoble, Bourgoin.

1764: *Lettres écrites de la montagne*.

1770 : à nouveau Paris. Gagne sa vie comme copieur de musique.

Œuvres posthumes : *Les Confessions*. *Rousseau juge de Jean-Jacques*. *Les Rêveries du promeneur solitaire*.

SON TEMPÉRAMENT

Son émotivité naturelle, aggravée par son éducation, ses habitudes de vie et des misères physiques dont il se sent humilié le rend timide et gauche. Il se fait des ennemis comme à plaisir. Il prend orgueilleusement des attitudes de refus ou de défi, dans lesquelles il s'obstine. Contre les déceptions de la vie en société, la solitude est son recours.

Cette émotivité lui est, à d'autres égards, précieuse. Il ressent très vivement le moindre bonheur. La vue d'une simple pervenche lui rappelant de tendres souvenirs le bouleverse. Sa passion pour Mme d'Houdetot, passion pourtant insatisfaite et malheureuse, le plonge dans un rêve exaltant. En face de la nature, il connaît de véritables ivresses.

Avec «un tempérament très ardent», il a «des idées lentes à naître». Dans la conversation, il ne trouve qu'après coup ce qu'il aurait fallu dire et, quand il écrit, il a beaucoup de peine à organiser le chaos de son esprit. Bien qu'il revête sa pensée d'une apparence logique, ses raisons profondes sont des raisons de sentiment.

L'âge, les déceptions, les épreuves font de cet homme trop sensible un anxieux. L'hostilité qu'à partir de 1758 il rencontre dans le milieu des philosophes, l'incite à croire qu'il existe contre lui un vaste complot. Il fut, au moins deux fois, tout près de sombrer dans la folie. La première de ces crises se place en 1766. Il se trouve alors en Angleterre, où David Hume, dont il a imprudemment accepté l'invitation, lui inspire une véritable terreur. Dix ans plus tard, nouvelle crise. Il vient d'écrire *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Il veut en déposer le manuscrit sur le maître autel de Notre-Dame, mais il trouve la grille du chœur fermée et il s'enfuit dans «un bouleversement de tout son être». Il rédige alors et recopie à plusieurs centaines d'exemplaires un ridicule et poignant Appel à tout Français aimant encore la justice et la vérité, qu'il distribue aux passants. Au bout de quelques mois, cette exaltation se calme. C'est dans une sérénité

relative qu'il compose avant de mourir ses admirables Rêveries.

SA DOCTRINE

Il aurait eu la brusque révélation de sa doctrine en lisant un sujet de morale mis au concours par l'Académie de Dijon. Dans ses deux Discours, il dégage les principes de cette doctrine : la civilisation, en créant la propriété, a détruit la liberté et l'égalité primitives, favorisé «les usurpations des riches, le brigandage des pauvres, les passions effrénées de tous». Le développement des sciences et des arts a encore accentué cette corruption. Pourtant l'homme est naturellement bon. Ne pourrait-il pas simplifier sa vie, se rapprocher de la nature et retrouver ainsi quelque chose de l'innocence et du bonheur originels ?

L'Émile pose le problème de l'individu. Pour que l'enfant échappe à l'influence corruptrice des hommes et des livres, il sera élevé à la campagne, dans la solitude, soumis à une éducation progressive qui s'adressera successivement aux sens, à l'intelligence, à la sensibilité. Il redécouvrira la science. Il apprendra la vie à ses dépens. *L'Émile* est un roman pédagogique, offrant non pas des recettes pratiques, mais les «rêveries d'un visionnaire sur l'éducation».

La Nouvelle Héloïse pose le problème de la famille, «premier modèle des sociétés politiques». Assurément c'est un roman d'amour. Mais le roman tourne sans cesse au traité de morale. Comment concilier l'amour et la vertu ? Quelle est la vraie formule du bonheur ? Le bonheur enivrant, mais trouble que procure la passion ou le bonheur paisible d'une solide union fondée sur l'estime ? Rousseau n'évoque pas sans un ravissement de tout son être les délices de la passion. Pourtant la logique de son âme le pousse à donner en exemple l'existence sage et patriarcale que mènent M. et Mme de Wolmar, seigneurs éclairés d'une petite société presque autonome, préservée des contacts démoralisateurs, mais où tout est si bien réglé que l'atmosphère y est étouffante.

Le Contrat social pose le problème de l'État. L'homme ne perd pas sa liberté originelle, s'il l'aliène en faveur de la collectivité par un contrat tacite. Mais son adhésion à ce contrat doit être totale et définitive. Rousseau n'envisage pas le destin des hommes en termes de production, de niveau de vie, de profit. Il raisonne en

philosophe, non en économiste. Il cherche seulement à définir dans l'abstrait les principes du droit politique.

Esprit profondément religieux, il croit en la Providence. L'Évangile lui apparaît comme « le plus sublime de tous les livres ». Là s'arrête son christianisme. Il ne croit pas à la révélation. Il se contente des certitudes que lui apporte la conscience, « instinct divin, immortelle et céleste voix ». Il rejette le dogme du péché originel, celui de l'enfer et tout le côté formel de la religion. Il conçoit la prière comme une effusion de l'âme exaltée par le spectacle de la création. En somme, ce chrétien est ouvertement hérétique. Il a contre lui les bien-pensants, parce qu'il est hérétique, et les philosophes parce qu'il est chrétien. Il n'avait pas absolument tort de se voir partout des ennemis.

SON ART

En matière d'art il est très exigeant pour lui-même. Il s'abandonne volontiers à son éloquence naturelle, surtout dans ses ouvrages théoriques. Lorsque la pensée a été suffisamment développée, des formules saisissantes la résument. Souvent le ton monte et la démonstration tourne au plaidoyer ou au requisitoire.

Un lyrisme véritable se rencontre dans *La Nouvelle Héloïse*, les *Confessions*, les *Rêveries*, oeuvres où l'écrivain s'est mis tout entier. Le récit se déroule comme une confidence attentive, avec des longueurs assurément, mais aussi avec des instants de haute poésie, où l'accent devient élégiaque et tendre, où la phrase prend un équilibre et une cadence qui rappellent le rythme du verset ou de la strophe.

Peintre de la nature, Rousseau a su traduire avec émotion et vérité la splendeur des choses : paysages alpestres, lacs de Suisse, forêts de l'Ile-de-France. Sans doute il lui arrive d'employer des termes abstraits, des comparaisons maladroites. C'est que l'art auquel il s'exerçait, était encore nouveau. Mais il dispose habilement les couleurs. excelle à évoquer une atmosphère, à mettre en valeur une impression fortement ressentie. C'est un poète du sentiment, le plus grand poète de son siècle.

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (1732-1799)

Fils d'un horloger, dont il apprend le métier. Maître de harpe des filles de Louis

XV. Se lance dans les affaires avec l'appui du financier Paris-Duverney.

1767 : *Eugénie* (drame bourgeois).

Accusé d'escroquerie et de faux après la mort de Paris-Duverney, il se défend dans ses quatre *Mémoires à consulter* (1773-1774). Va traiter en Angleterre pour le compte de Louis XV, puis de Louis XVI, deux affaires louches.

1775 : *Le Barbier de Séville* (comédie).

1776 : fournit des armes aux «insurgents» d'Amérique.

1784 : *Le Mariage de Figaro* (comédie).

1792 : *La Mère coupable* (drame bourgeois). Echappe de justesse à l'échafaud. S'exile à Hambourg. Rentre en France en 1796.

BEAUMARCHAIS AUTEUR COMIQUE

Malgré son penchant pour le drame bourgeois, c'est uniquement à ses deux comédies. *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*, que Beaumarchais doit la place importante qu'il occupe dans l'histoire du théâtre. La nouveauté lui importe peu. Le sujet du *Barbier* est repris de *L'École des femmes*. La vraisemblance ne le préoccupe pas davantage. Une intrigue conventionnelle, une atmosphère factice ne sont pas pour lui déplaire. Ce qu'il recherche, c'est un «imbroglio divertissant». Dans le dialogue, il introduit des chansons. Il enchaîne les épisodes avec entrain, estimant qu'au théâtre il faut surtout du mouvement. Il n'approfondit pas l'étude des caractères. Il se contente d'esquisses superficielles, vraies d'ailleurs. Quoiqu'il prétende que dans ses pièces, chacun «parle son langage», ses personnages n'ont qu'un style, celui de l'auteur : style d'une vivacité frisant l'impertinence, véritable cliquetis de mots d'esprit.

Qui est Figaro ? Avec le personnage de Figaro, successeur d'Arlequin, Scapin et Sganarelle, Beaumarchais a créé un véritable type. Figaro n'est jamais figé dans le rôle de serviteur de son maître. C'est un valet frondeur, entreprenant, à la fois cynique et sentimental, épris de justice et de liberté, révolté contre tout pouvoir. Il incarne parfaitement le caractère français, représente le peuple éclairé qui saisit toute occasion de critiquer le gouvernement, réclame une plus grande justice sociale et veut participer au destin de la nation.

BEAUMARCHAIS CRITIQUE SOCIAL

C'est avec les *Mémoires à consulter* que Beaumarchais se lance dans la critique sociale. Pour mieux se défendre, il attaque. Le second *Mémoire* est tellement proche de la forme théâtrale que Mme du Barry put le faire jouer dans l'appartement du roi. Plus tard, Beaumarchais, sous le masque de Figaro, s'en prend aux nobles «qui se donnent seulement la peine de naître», et qui s'arrogent des droits exorbitants. Avec ce talent, qui lui est propre, de saisir les mouvements d'opinion et de les exploiter jusqu'au scandale, il élève une vive protestation contre l'arbitraire et les privilèges.

Pourtant, il reste un homme de l'ancien régime. Il ne possède aucune des vertus républicaines. Il traversera par miracle la tourmente révolutionnaire. Il ne réussira pas à s'intégrer dans la France nouvelle.